

L'expérience de la migration en France ou la quête de l'éthique cosmopolite. Analyse du roman *Soleil amer* de Lilia Hassaine

Margarita ALFARO AMIEIRO
Universidad Autónoma de Madrid
margarita.alfaro@uam.es
<https://orcid.org/000-0002-0958-3412>

Resumen

Este artículo muestra las consecuencias de los movimientos migratorios en Francia a lo largo del siglo XX, así como las propuestas de mejora desde la óptica de críticos actuales, entre otros, Bertrand Badie (2008), Tahar Ben Jelloun (1984, 2009), François Jullien (2008, 2012) y Boaventura de Sousa Santos (2009, 2015). En dicho marco, se impone la construcción de una ética cosmopolita (Cortina, 2021) capaz de articular el dialogismo que ofrece la literatura intercultural contemporánea escrita por mujeres (Alfaro, Sawas et Soto, 2020; Alfaro, 2022). En este contexto, la novela *Soleil amer* publicada en 2021 por la escritora francesa de origen argelino, Lilia Hassaine, describe los problemas de la migración en Francia durante cuatro décadas y las consecuencias vividas por una familia argelina en la que entran en confrontación los parámetros culturales Norte *vs* Sur y donde la relación dialógica de tradición *vs* progreso genera desencuentro. Por ello, expondremos en el presente artículo una reflexión analítica en torno a la integración social.

Palabras clave: movilidad, extranjero, integración, social, cosmopolitismo.

Résumé

Cet article montre les conséquences des mouvements migratoires en France tout au long du XX^e siècle, ainsi que des propositions d'amélioration du point de vue des critiques actuels, tels que Bertrand Badie (2008), Tahar Ben Jelloun (1984, 2009), François Jullien (2008, 2012) et Boaventura de Sousa Santos (2009, 2015). Dans ce cadre, s'impose la construction d'une éthique cosmopolite (Cortina, 2021) capable d'articuler le dialogisme offert par la littérature interculturelle contemporaine écrite par des femmes (Alfaro, Sawas et Soto, 2020 ; Alfaro, 2022). Dans ce contexte, le roman *Soleil amer* publié en 2021 par l'écrivaine française d'origine algérienne, Lilia Hassaine, décrit les problèmes migratoires en France depuis quatre décennies et les conséquences vécues par une famille algérienne dans laquelle les paramètres culturels Nord *vs* Sud entrent en confrontation et où tradition *vs* progrès génèrent des désaccords. De ce fait, nous évoquerons dans cet article une réflexion analytique autour de l'intégration sociale.

Mots clé : mobilité, étranger, intégration, social, cosmopolitisme.

Abstract

This article shows the consequences of migratory movements in France throughout the twentieth century, as well as the proposals for improvement from the perspective, of current critics such as Bertrand Badie (2008), Tahar Ben Jelloun (1984, 2009), François Jullien (2008, 2012) and Boaventura de Sousa Santos (2009, 2015). Within this framework, the construction of a cosmopolitan ethic is imposed (Cortina, 2021) able to articulate the dialogism offered by contemporary intercultural literature written by women (Alfaro, Sawas et Soto, 2020; Alfaro, 2022). In this context, the novel *Soleil amer* published in 2021 by the French writer of Algerian origin, Lilia Hassaine, describes the migration problems in France for four decades and the consequences experienced by an Algerian family in which the cultural parameters North *vs* South come into confrontation and where tradition *vs* progress generate disagreements. Therefore, we will evoke in this article an analytical reflection around social integration.

Keywords: mobility, foreign, integration, social, cosmopolitanism.

1. Introduction

Les phénomènes migratoires en Europe ont eu tout au long du XX^e siècle, et plus récemment au siècle actuel, une importance remarquable pour la compréhension du développement de nos sociétés contemporaines où se profile une nouvelle approche sur la question du cosmopolitisme (Tassin, 2014 : 2017). Par ailleurs, l'expérience initiale est devenue problématique due aux difficultés d'intégration et de reconnaissance des étrangers qui n'ont pas été bien acceptés dans les pays d'accueil (Héran, 2018). Or, depuis le début du XXI^e siècle, les intellectuels qui réfléchissent à ce propos sont nombreux. Au niveau européen, vus les enjeux globaux concernant la mobilité des citoyens, un groupe de travail a été créé en 2006, convoqué par la Direction Générale de la Coopération Internationale et du Développement du ministère des Affaires étrangères et européennes dans le but de réfléchir autour des défis les plus pressants auxquels les sociétés actuelles sont confrontées. Les résultats de ce travail qui a duré deux ans ont été dirigés par Bertrand Badie, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, et publiés en 2008 dans un essai intitulé *Pour un regard autre sur les migrations. Construire une gouvernance mondiale*. Le bilan est novateur et de ce fait neuf approches complémentaires abordent l'enjeu des migrations sous des perspectives sociales, institutionnelles et de gouvernance afin d'anticiper et de promouvoir des actions à portée internationale. L'objectif est donc de repenser l'enjeu des migrations à l'échelle européenne et de favoriser une approche multilatérale où les questions économiques et politiques sont importantes mais où la transformation sociale reste un véritable défi. Sans doute, pour nous, pour nos différents États, ainsi que pour les institutions transnationales, un autre regard est nécessaire, soit pour la société de départ soit pour la société d'accueil.

Dans ce contexte, nous constatons la pertinence des voix francophones contemporaines depuis plus de trois décennies et leur place dans le panorama littéraire en tant que littérature migrante (Chaulet-Achour, 1995 : 2006). Plus récemment, l'anthropologue Michel Agier dans ses essais intitulés *Les migrants et nous. Comprendre Babel* (2016) et *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité* (2018) s'interroge à propos de l'un des enjeux majeurs de notre temps : quelle place accorde-t-on à l'étranger dans nos sociétés actuelles ? S'agit-il d'un sujet inclus ou exclu du socle sociétal ? Pour ce faire, notre ligne de recherche, orientée vers l'étude de la littérature interculturelle en Europe nous montre un bon exemple d'écrivains venus d'ailleurs pour qui, la figure de l'étranger s'érige en moteur de la fiction autobiographique (Alfaro, Sawas et Soto, 2020 ; Alfaro, 2022). Il s'agit d'une mosaïque très variée et plurielle dont le sentiment de perte par rapport à la société d'origine et de déracinement dans la société d'accueil se manifeste de manière critique. Le paradigme invoqué prône la pertinence d'une construction modulée sur les notions d'*entre* et *dialogue*, d'après la réflexion introduite par Jean Besière (2011) à propos d'une nouvelle conception théorique de la littérature où sont représentées les situations de conflit afin de trouver un schéma de résolution dialogique. Et plus concrètement, en suivant les apports avancés par le philosophe François Jullien (2008 et 2012) en tant que responsable de la *Chaire sur l'Altérité*, créée en 2011 à Paris, dont la vocation est d'explorer la notion d'écart et de promouvoir « un espace de réflexivité » (Jullien, 2012 : 31).

En partant de ces considérations, la position intellectuelle de Tahar Ben Jelloun, poète et romancier né à Fès en 1944, ayant remporté entre autres le Prix Goncourt en 1977 pour son roman *La nuit sacrée*, et surtout, la voix francophone de référence en rapport avec le phénomène migratoire est fort pertinente. À titre d'exemple, son roman intitulé *Partir* (2006) aborde au sein de la fiction les facteurs de la mobilité entre le nord de l'Afrique et l'Europe, notamment l'Espagne, où la problématique s'aggrave à cause de l'incompréhension entre deux réalités culturelles, si bien proches du point de vue territoriale, cependant éloignées du point de vue de l'acceptation et de l'hospitalité à cause des différences culturelles.

Tahar Ben Jelloun, en tant qu'intellectuel engagé du point de vue social, notamment dans la société française, propose d'approfondir cette réalité tout en analysant la question liée à la dénonciation du racisme. Il s'agit pour lui d'une réalité présente en France et en Europe qui loin d'être résolue, continue de se manifester de manière dangereuse, se traduisant par une intolérance et une inégalité sociale. Son essai intitulé *Le racisme expliqué à ma fille*, publié pour la première fois en 1998 et actualisé en 2009, donne le point de départ à notre questionnement. Notre auteur scrute de près les mots autour du racisme qui décrivent une réalité encore très négative et qui composent un panorama problématique au détriment des étrangers. Différence, étranger, xénophobie, préjugés, pulsion, discrimination, ghetto, refus, rejet, assimilation et colonialisme sont abordés du point de vue de leur signification dans la langue mais aussi du point

de vue social. D'après lui, le seul progrès possible est le fait de dénoncer, sensibiliser et créer un cadre normatif capable de limiter les actions négatives des humains, caractérisées par le mensonge, la violence ou la discrimination. Le but est donc de montrer l'existence d'une seule race qui est la race humaine.

Pour ce faire, l'auteur fait des enfants un public idéal qu'il faut éduquer en dehors des préjugés et des clichés négatifs. C'est pour cela que son essai évolue en raison du dialogue qu'il entreprend avec sa fille Mérième, âgée de 10 ans, qui lui pose des questions. Face au racisme ou à la xénophobie, le seul chemin possible laisse de côté la violence ou la haine. Jamais l'autoritarisme ou l'imposition par la force : « Reconnaître, c'est accepter le fait de l'égalité : il n'y a pas d'infériorité ni de supériorité fondée sur des apparences physiques. Il y a surtout le droit à la dignité et celui d'être regardé sans mépris, ni suspicion » (Ben Jelloun, 2009 : 14). Et plus loin, il affirme : « C'est par le métissage qu'on repousse le racisme même si des conflits peuvent surgir du fait de différences culturelles trop grandes » (Ben Jelloun, 2009 : 26). En ce qui concerne la sphère francophone, il considère que la notion *d'identité nationale* a aggravé le refus de l'étranger :

Quand on colle la notion d'identité à celle de l'immigration, on se trompe de problème. En revanche, quand on s'interroge sur le devenir de la société européenne de plus en plus métissée, on passe à un autre sujet : accepter ou refuser que l'identité européenne soit composée d'apports multiples d'origine étrangère (Ben Jelloun, 2009 : 172-173).

Et il conclut son essai en disant :

Bref, il s'agit d'accepter l'idée que le paysage européen ne sera plus « pur » mais composé de plusieurs apports et mélanges, c'est-à-dire enrichi, transformé et de plus en plus ouvert sur le monde. L'intégration est une opération qui se fait à deux. On ne s'intègre pas tout seul. S'intégrer ne veut pas dire renoncer aux composantes de son identité d'origine mais les adapter à une nouvelle vie où on donne et où l'on reçoit. C'est sur ses bases qu'une politique commune devrait être établie dans une concertation entre l'Europe et les pays du Sud (Ben Jelloun, 2009 : 175).

De ce point de vue, un aspect particulier auquel nous allons consacrer notre analyse, tient compte du cadre de la fiction, de la situation vécue au niveau social lors du phénomène migratoire en France tout au long de la deuxième partie du XX^e siècle. Notamment, les conséquences et les échecs peuvent aujourd'hui nous donner des pistes et sans doute nous situent au carrefour d'une nouvelle responsabilité en tant que citoyens européens : celle de forger un espace de pluralité, de compréhension et de reconstruction de la vie sociale. L'actualité en Europe nous conduit, donc, vers la nécessité de repenser les rapports humains et sociaux en partant de la (re)-connaissance de la réalité au passé récent, ses avantages et ses inconvénients, afin d'introduire une réflexion

guidée par l'ouverture et la construction d'un avenir durable. Pour ce faire, notre analyse littéraire se propose de montrer les traces d'une identité autochtone, disons locale, dans le roman *Soleil amer* publié en 2021 par l'auteure d'origine algérienne, Lilia Hassaine (1991-), sous des thèmes qui mettent en valeur la dimension de la double identité francophone des populations originaires du Nord de l'Afrique et de leur intégration ou non-intégration en France tout au long de la deuxième partie du XX^e siècle. À ce stade de la réflexion, il convient de signaler que nous comprenons le terme autochtonie en partant du sens donné par les sciences sociales qui mettent en avant l'importance des aspects locaux et leurs particularités, sachant, par ailleurs, que ces traits distinctifs peuvent évoluer en fonction d'une adaptabilité nécessaire et d'une ouverture.

Au point de départ de notre proposition nous constatons que la pensée occidentale et les différentes actions sociales menées à terme en faveur des mouvements migratoires lors du XX^e siècle partent d'une épistémologie dont une partie de l'identité socioculturelle était absente ou méconnue des deux côtés, par les deux réalités sociales confrontées. Il s'agit donc à notre avis d'identifier les absences présentes dans la dichotomie Nord/Sud et leur donner une nouvelle existence. À ce propos le sociologue Boaventura de Sousa Santos (2015 : 109) exprime :

En la fase de transición en la que nos encontramos, en que la razón metonímica, a pesar de estar muy desacreditada, es aún dominante, la ampliación del mundo y la dilatación del presente tiene que comenzar por un procedimiento que denomino sociología de las ausencias. [...] El objetivo de la sociología de las ausencias es transformar objetos imposibles en posibles, y con base en ellos transformar las ausencias en presencias, centrándose en los fragmentos de la experiencia social no socializador por la totalidad metonímica. ¿Qué existe en el Sur que escapa a la dicotomía Norte/Sur?

No hay un modo único o unívoco de no existir, ya que son varias las lógicas y los procesos a través de los cuales la razón metonímica produce la no existencia de lo que no cabe en su totalidad y en su tiempo lineal.

Le point en commun des conceptions où la *raison métonymique*, d'après son expression, s'impose est notamment la non-existence des cultures ou de manifestations qui répondent à une linéarité temporelle différente. Il s'agit donc d'une vision monoculturelle que le système accepte sans conditions. D'après le sociologue de référence, il y a cinq manières ou logiques rationnelles de forger la non-existence. Elles se concrètent dans une même conception qui est celle de la monoculture articulée dans différents plans, à savoir : la monoculture du savoir ; du temps linéaire ; du classement social ; de la hiérarchie dominante ; et la dernière, celle de la production. Chacune d'entre elles montre respectivement : le refus de la culture de l'autre ; l'acceptation de la modernité en dépit du temps de la tradition qui est perçu comme arriéré ; le classement social est

fait en fonction des notions raciales et de genre ; le poids de la domination impose l'universalisme et la globalisation sans tenir compte des valeurs locales et les particularités ; et finalement, ce qui est le plus important c'est la capacité de production et de productivité favorables à la croissance économique où la nature et l'être humain ont été laissés de côté. En revanche, ces aspects de la monoculture s'avèrent être des instruments en soi qui aident au développement d'une éthique où la personne et sa dignité sont au centre de la réflexion (Sousa Santos, 2015 : 109-113).

Dans l'ensemble, les cinq dimensions qui composent une même réalité ont provoqué historiquement des asymétries, des infériorités et des effacements. Cette conception a donné lieu à une mosaïque sociale désintégrée où les valeurs de tolérance et de reconnaissance ont été ignorées. La *raison métonymique hégémonique* construite sur des absences permet aujourd'hui de repenser et de dire la conception monoculturelle en partant du dialogue favorable à une pensée durable, disons *écologique*, où puissent s'intégrer et s'entrelacer les parties invisibles ou inexistantes afin de construire un monde multilatéral et multidimensionnel dont les critères sont les Droits de l'homme. L'idée d'universalisme, durement critiquée par différents agents sociaux francophones, tels que Calixthe Beyala (2000) ou Léonora Miano (2012), parmi d'autres, illumine une nouvelle cartographie où le local et le global entrent en contact. L'hégémonie culturelle et socio-économique, dont les conséquences ont été graves par le passé, doivent nous permettre, aujourd'hui, de travailler la créativité et l'imagination en nous servant de l'expression littéraire et de la fiction autobiographique. Ce n'est que dans cette direction qu'une nouvelle sociologie pourra émerger, dans l'objectif de « sustituir el vacío del futuro según el tiempo lineal (un vacío que tanto es todo como nada) por un futuro de posibilidades plurales y concretas, simultáneamente utópicas y realistas, que se va construyendo en el presente a partir de las actividades del cuidado » (Sousa Santos, 2015: 127).

L'itinéraire à suivre, en partant de l'imagination de la fiction qui nous est offerte par la littérature interculturelle d'aujourd'hui est donc celui de déconstruire au moyen de la critique et de montrer les conséquences des abus, pour reconstruire en dehors de la *raison métonymique*. À ce stade de la réflexion, et après avoir réfléchi sous le prisme d'un écrivain francophone d'origine maghrébine, hanté par la montée du racisme, Tahar Ben Jelloun, un philosophe contemporain qui voyage entre deux cosmovisions différentes, l'occidentale et l'orientale, François Jullien, le sociologue Boaventura de Sousa Santos qui analyse les rapports Nord/Sud ainsi que Michel Agier ou Vincenzo Cicchelli avec leurs conceptions décanonisées de la littérature, nous nous demandons si le détour par le dehors de notre identité nationale, disons européenne, peut nous conduire à un espace d'ouverture, à une nouvelle *éthique cosmopolite*, d'après la proposition d'Adela Cortina (2021). Cette philosophe réfléchit à ce propos et signale les trois caractéristiques inhérentes à la portée cosmopolite, à savoir : multitextuelle (différents textes et accords pourvus par la diversité d'états et de cultures) ; diachronique (surgis à différents

moments chronologiques) ; et diatopique (en provenance de différents lieux) (Cortina, 2021 : 163-164).

Le cosmopolitisme interculturel nous offre ainsi un modèle où s'entrelacent différentes cultures, toutes nécessaires à la transformation de nos sociétés : « La ética que ha de latir en el pulso de esa democracia cosmopolita debería de enraizarse cada vez más en un reconocimiento cordial. [...] Elaborar una *noonarrativa*, una narrativa común, se hace cada vez más difícil y necesario, y además fomenta el multilateralismo » (Cortina, 2021 : 170-172). Finalement, en partant de ces enjeux nous nous proposons d'orienter notre analyse littéraire vers les clés narratologiques et thématiques ainsi que leurs corrélations afin de découvrir les pistes d'interprétation et les possibles propositions capables de renouveler la vision de la migration en tant que prise de conscience nécessaire pour nos sociétés. Le roman objet de notre étude illustre les conflits sociaux et les changements qui en découlent.

2. Analyse de *Soleil amer* de Lilia Hassaine

Lilia Hassaine est française d'origine algérienne, née en 1991. Elle travaille dans le domaine de la communication en tant que journaliste et chroniqueuse depuis 2015, date de son diplôme décerné par l'Institut Français de Presse. De plus, elle a fait des études littéraires et a participé à d'autres initiatives dans le cadre du programme Monde Académie du *Monde*. Elle a publié son premier roman en 2019, intitulé *L'œil du paon*, où l'auteure retrace sous un angle fantastique et légendaire l'expérience d'un personnage féminin, Héra, qui quitte sa vie sauvage en Croatie pour se rendre à Paris, accueillie par sa tante, ville où elle doit se confronter à sa situation d'étrangère. Elle évoque en détail la complexité des relations humaines dominées par l'hypocrisie et les mensonges, qui sont en contraste avec la vie sauvage qu'elle a connue, en pleine nature. Puis en 2021, l'auteure publie son second roman, *Soleil amer*. L'auteure se plonge alors dans la question de l'intégration de l'immigration algérienne, sujet qui fera l'objet de notre étude. Ses deux romans publiés jusqu'à présent exhibent un style dynamique, élégant et clair où la richesse descriptive favorise le chromatisme et la plasticité des espaces. Plusieurs prix lui ont été décernés, elle a fait, par ailleurs, partie de la sélection de l'Académie Goncourt en 2021. En 2022 l'Institut de l'Université de Londres lui a remis un doctorat honorifique de littérature et a également reçu le 41^e Prix littéraire de la Ville de Caen.

Notre analyse du roman *Soleil amer* se propose d'aborder deux axes analytiques. Tout d'abord, nous ferons l'ébauche des questions techniques de la narration et par la suite notre regard se tournera vers la situation socio-économique et culturelle d'une famille d'origine algérienne vivant d'abord en Algérie, puis en France, et son évolution tout au long de presque quatre décennies, disons entre les années 60 et la fin des années 1990, au seuil du XXI^e siècle. Dans cette description, la condition des immigrés dans la société d'accueil et les problèmes sociaux associés à cette réalité ouvrent une perspective sociale vers les problématiques liées au racisme, aux difficultés d'inclusion et, aussi,

vers la situation des femmes dans la société d'origine. Finalement, nous concluons que l'autochtonie décrite par l'auteure se manifeste par le biais de l'opposition *tradition vs progrès* d'où se dégagent trois dimensions (territoriale, corporelle, anthropologique) fort pertinentes afin de pouvoir améliorer les politiques sociales en faveur notamment de l'intégration des migrants dans les contextes urbains occidentaux et de promouvoir une vision interculturelle. À la fin du roman nous pourrions constater que c'est la génération qui échappe à la malédiction du déplacement et de la misère qui s'intègre dans la société d'accueil et garde le souvenir mythique de son pays intérieur (la terre des origines). Ce que nous pourrions appeler l'autochtonie ancestrale.

Du point de vue anecdotique le roman est articulé d'après la linéarité temporelle en suivant une chronologie précise et des descriptions réalistes faites par un narrateur à la troisième personne qui raconte et nous fait découvrir les sentiments et l'évolution des personnages. La narration devient homodiégétique avec une vision polycopique offerte par le narrateur où s'alternent descriptions et dialogues des personnages. Au niveau de la coordonnée spatiale nous observons qu'il y a un rapport avec l'architecture dynamique du roman et la progression temporelle, elle s'éloigne d'une conception statique. Les différents plans spatiaux se succèdent de manière articulée et les allusions aux différents espaces convoqués donnent au lecteur une vision panoramique, d'un côté, et précise, de l'autre. Il y a donc une gradation en tenant compte des plans : un pays, une ville, la banlieue, les espaces urbains (rues, parcs, cafés, boutiques, immeubles, escaliers, écoles, parmi d'autres) où se rend visible la galerie de personnages qui deviennent les représentants d'une réalité sociale. À titre d'exemple : « Les grands ensembles, en périphérie de la ville où ils habitaient, étaient une opportunité rêvée [...]. À l'intérieur de ces nouveaux logements, tout était propre et neuf, salle de séjour, W-C intérieurs, cuisine équipée. L'école se trouvait à deux pas, il y avait même un centre de loisirs » (Hassaine, 2021 : 32).

Par conséquent, la progression spatio-temporelle sera dominée par les événements et la vie des personnages principaux au fil du temps. La première allusion, celle qui ouvre le roman, date de 1959 à la Wilaya de Sétif en Algérie. Par la suite se succèdent trois grandes parties qui comprennent des périodes chronologiques plus vastes. Nous détaillons ensuite chacune d'elles. La première partie comprend les années 60 : plus concrètement 1964, 1965, 1968 et 1969. Chaque année s'articule autour de mouvements qui se juxtaposent et nous conduisent d'événement en événement, d'une expérience existentielle à l'autre et où le lecteur apprend progressivement les avatars des différents membres d'une famille algérienne qui quitte son pays et habite en France, en banlieue parisienne. La deuxième partie comprend les années 70, en particulier 1975 (12 mouvements) ; 1976 (6 mouvements) ; et 1977 (4 mouvements) où, également, le temps évolue selon des mouvements de plus en plus dynamiques et dont le rythme est marqué par le chevauchement. La troisième partie développe les années 80 : soit 1983 (8 mouvements) ; 1984 (2 mouvements) ; 1986 (4 mouvements) ; et 1987 (2

mouvements). Finalement, en suivant la logique chronologique utilisée, le roman se termine avec un mouvement qui se situe en 1997. De ce fait, l'incipit et l'excipit exhibent deux dates 1959 et 1997 de référence, paradigmatiques du point de vue des changements sociaux qui soulignent l'écoulement du temps, disons 4 décennies qui marquent l'évolution d'une famille, celle de Saïd (le père) et de Naja (la mère) et leurs enfants (Maryam, Sonia et Nour, les filles, nées en Algérie, et Amir et Daniel, les deux frères jumeaux, nés en France). D'abord c'est Saïd qui quitte son pays d'origine, l'Algérie, en 1959 pour aller vivre en France, après ce sera Naja, sa femme, et ses filles. Le début et la fin montrent aussi un cycle où la question des traits d'autochtonie évolue :

Saïd était fasciné par tout ce qui n'était pas lui.

D'un côté il se disait fier de ses origines et de sa culture, de l'autre il espérait se fondre dans le paysage français. D'un côté il désirait entrer au bled, de l'autre il rêvait que ses enfants s'intègrent. Il oscillait entre deux pays, entre deux projets, et élevait ses enfants dans la même dualité. La dualité comme identité, c'était déjà une contradiction, il n'existait pas de mot pour dire « un et deux » à la fois. Le langage échouait à décrire sa réalité. Alors, devant la faillite de la langue, on le renvoyait à son étrangeté : dans le regard des Français, il était l'immigré ; en Algérie ; il s'en était aperçu au mariage de Maryam, il était aussi devenu l'immigré. On ne veut pas de celui qui arrive, on en veut à celui qui nous quitte. Il appartient à un ailleurs, à un espace qui tient à distance. Ne pas être « un », c'est être suspecté de duplicité (Hassaine, 2021 : 69-70).

Saïd prend conscience, de manière tragique, qu'il était devenu ici (France) et là-bas (Algérie) un immigré, un étranger. Il a perdu ses traits identitaires de départ pour devenir un déraciné. Du point de vue de l'ancrage spatial, dans les deux mouvements, ouverture et fermeture, c'est le territoire autochtone, celui des origines qui est significatif, il est le scénario de la transformation ontologique identitaire et aussi des évocations ancestrales. Les ruines romaines, « ville nue » et entourée de « silence », ouvrent la représentation spatiale :

Les ruines de Djemila hébergent des fantômes, on les avait pourtant prévenus. Mais les enfants rêvaient chaque été, ils dépassaient le temple de Vénus, arpentaient les allées de la cité antique, réanimaient les statues. Dans cette oasis de pierre, perdue dans les montagnes de l'Aurès, ils campaient des personnages (Hassaine, 2021 : 13).

Par la suite les conditions climatologiques extrêmes et la misère avec laquelle doivent vivre les personnes qui habitent là-bas sont décrites avec rudesse et précision. Une misère constituée d'un monde périmé, une grandeur depuis longtemps inexistante, disparue depuis des siècles : « Le ciel se mêlait peu à peu à la couleur des ruines,

il se tentait d'ocre et de brume. Les brindilles s'amoncelaient en pelote, tourbillonnaient lentement dans la poussière. Sonia attrapa la main de sa sœur aînée, qui bâillait et clignait des yeux. L'air devient lourd, pesant. Il était temps de rentrer » (Hassaine, 2021 : 14). Une topologie où les habitants participent d'une sagesse associée au cosmos : « Au village, plus haut dans les montagnes, Naja reconnut le vent. Elle tissait et son panier s'envola quelques mètres plus loin. Les hommes du village descendirent en courant dans la vallée, il fallait faire vite. Bientôt, la tempête de sable étoufferait Djemila (Hassaine, 2021 : 14).

Par ailleurs, la fin du roman, datée de 1997, nous situe à nouveau en Algérie. C'est le voyage de reconnaissance d'un des personnages, l'un des enfants de Saïd et Naja (Daniel) qui était né en France en 1965 et qui n'avait pas vécu en Algérie. Malheureusement, son frère jumeau, Amir, tourne mal, il disparaît de manière tragique à cause de la drogue qui était devenue dans les années 70 et 80, l'un des plus importants fléaux sociaux, il n'avait pas su « rompre avec ses *mauvaises fréquentations* » (Hassaine, 2021 : 147).

Nous assistons donc à un voyage spatial ainsi qu'à un voyage intérieur. Les différents lieux montrent les étapes subies par une famille à travers plusieurs générations. C'est le retour aux origines, c'est la première personne qui parle, Daniel, qui se révolte et qui s'émeut, c'est la rencontre avec un temps original, inscrit au plus profond de soi, qui n'avait pas été le sien mais celui de ses parents et de ses grands-parents : « Certains lieux parlent la langue des souvenirs. Vous n'y êtes jamais allé, et pourtant vous reconnaissez tout. L'Algérie m'avait souvent visité. Elle était entrée dans mon cœur et y avait planté ses plantes vivaces et insoumises, capables de pousser sur la rocaille ou dans le sable » (Hassaine, 2021 : 155). Un espace chargé de souvenirs et associé à la sensorialité et l'expérience la plus primitive au contact avec la nature :

C'était mon pays intérieur, il me suffisait de fermer les yeux pour le retrouver : il y a tant de vérités dans ce qu'on invente. Je connaissais déjà le vent, celui qui laisse la mer en paix mais secoue les villages, arrache les citronniers, déracine les cyprès, balaye la valériane. Ce vent, c'était l'idée intime que je me faisais de cette terre, marasme de sentiments qui s'affrontent, sans jamais s'annuler. L'Algérie était pour moi cette amante insupportable, de celle qu'on aimerait quitter, mais sans laquelle on ne peut pas vivre (Hassaine, 2021 : 155).

Face aux ruines, symbolisant le monde ancien et les racines gréco-romaines du monde occidental où l'individu peut exercer son individualité et sa liberté, le désarroi de Daniel continue et augmente :

J'ai traîné pendant des années une tristesse persistante, j'avais envie de connaître ma source. Pas pour m'y complaire, ni m'apitoyer, car je crois au pouvoir des alchimistes, je crois que tout peut se transformer, même la boue, même le plomb, même la

douleur. Notre mémoire ne devrait pas devenir une pierre qui nous tire vers le fond, mais une vie contenue dans la nôtre qui, par un jeu de poupées russes, donne de l'épaisseur au temps et de la perspective aux choses. C'est pourquoi j'ai voulu faire ce voyage avec mes enfants (Hassaine, 2021 : 156).

Or, les souvenirs émergent du plus profond de son être et le temps se confond, passé et présent construisent une nouvelle expérience de plénitude ontologique d'où surgira un nouvel être :

Je marchais dans les vestiges de Djemila, moins pour chercher des racines que pour trouver des cimes où accrocher mon regard. Plus je marchais, plus j'avais la sensation d'avoir déjà arpenté ce chemin et dormi dans ces ruines. On vit parfois des moments qu'on a déjà vécus, sorte de faille spatio-temporelle où, l'espace d'un instant, plusieurs moi cohabitent. Le temps n'est pas chronologique. Je me souviens de ma fascination, petit, pour les frises historiques, celles qui nous donnaient l'impression d'une ligne droite, d'événements qui se succèdent. L'expérience du « présent déjà passé » m'a toujours fait penser qu'au contraire rien ne disparaît, tout renaît (Hassaine, 2021 : 156-157).

Finalement, Daniel se retrouve parmi les ruines, il accepte ses racines, son passé et c'est à partir de cette prise de conscience qu'il pourra par la suite évoluer et donner un sens nouveau à sa vie, à ses enfants qui devront construire un autre monde, un avenir porteur de paix, de tolérance et de compréhension : « J'ai laissé ma colère au quartier de mon adolescence, j'ai laissé les regrets, je me suis foutu la paix. Je suis devenu un homme, c'est-à-dire un homme conscient de son impuissance. La route fut longue jusqu'à Djemila » (Hassaine, 2021 : 156-158).

Dans ce cadre narratif, où la fonction testimoniale est importante, notre analyse propose de signaler la fonction idéologique où se profilent le contexte et les conditions des immigrés en France dans la deuxième partie du XX^e siècle ainsi que les attentes frustrées soit pour les étrangers, soit pour la société d'accueil. L'univers romanesque montre au départ, de manière très concrète, le contexte socio-économique et culturel en Algérie où règne la misère, tel qu'il a été déjà signalé. La progression thématique a lieu sous les principes de nouveauté et de répétition, les deux s'alternent et sont menées par le narrateur dont le fil conducteur va être la vie des personnages principaux lors de l'expérience migratoire. Sous ces conditions, Saïd était parti en France pour travailler en tant qu'ouvrier. Cinq ans plus tard, ce sont sa femme et ses trois filles qui vont vivre avec lui en France où la situation socio-économique et culturelle est décrite très en détail : l'état des ouvriers, leurs conditions de vie, la banlieue, les HLM, le manque d'intégration à l'école, les difficultés linguistiques, le refus social et la drogue pour les adolescents, parmi d'autres questions.

Ce projet tourna mal, tristement. Les immigrants devenaient invisibles et moins nécessaires pour le développement de la capacité de production à cause de la crise économique des années 70. En 1977, en France, le président de la République disait, au cadre de la fiction ce qui suit :

Giscard instaurait l'aide au retour pour les Algériens : 10.000 francs. 10.000 francs, c'est ce à quoi avaient droit tous ces gens pour laisser derrière eux vingt ou trente ans de vie. Les citoyens étrangers non productifs, c'est-à-dire les chômeurs, après s'être usés pendant des années pour construire les routes, les canalisations et les immeubles, étaient invités à rentrer *chez eux* – sous-entendu, *vous n'êtes pas chez vous*. La valeur d'un homme c'est sa valeur de main-d'œuvre, sa valeur d'outil. C'est le message qu'on leur délivrait. Sans quoi, ils devenaient des parasites sociaux (Hassaine, 2021 : 108).

Les étrangers étaient devenus des parasites sociaux qui incarnaient une nouvelle dimension de la misère, le refus du pauvre, d'après Cortina (2017a) : « Dans l'immeuble, il ne restait plus que les pauvres. Les classes moyennes avaient déserté, les Claudia, les Sheila... Il n'y avait plus qu'une catégorie de gens, celle des ouvriers » (Hassaine, 2021 : 109).

Or, tout au long de l'évolution linéaire la narration met en jeu une temporalité double en fonction des interventions des personnages. Le lecteur découvre deux réalités différentes au fil des événements : d'un côté, la vie des ouvriers et leur situation dans la société d'accueil après la guerre qui répondent à un rythme avec accélérations et ralentissements. L'ellipse est l'une des ressources du narrateur puisque des années sont absentes et d'autres, cependant, se font présentes et se manifestent aux yeux du lecteur afin d'illustrer l'évolution, les changements et l'action. Saïd, travailleur spécialisé dans le secteur de l'automobile, « de manoeuvre, il était devenu ouvrier spécialisé ; s'avait qu'il n'évoluerait plus » (Hassaine, 2021 : 19). Le lecteur assiste tout au long de la fiction à sa dégradation physique et psychologique qui est marquée par l'alcool et finalement par sa disparition. Il devient un personnage invisible et donc il perd sa capacité d'être utile pour la société à laquelle il appartient. Et d'autre part, le lecteur prend conscience de la vie de Naja, le personnage principal, et donc de la situation des femmes en Algérie, puis en France. Naja et ses trois filles, Myriam, Sonia et Noura, qui seront les victimes du poids de la tradition de la société d'origine et des conséquences du système patriarcal sur les femmes.

Le voyage de Naja, au moment où elle décide d'aller rencontrer son mari grâce aux économies que celui-ci avait pu faire représentera un nouvel espoir : « souvent, elle avait pensé à la France, à l'idée qu'elle se faisait du confort et de l'abondance » (Hassaine, 2021 : 19). Or, elle sera déçue, « elle avait déchantée », par les conditions et la considération de la société d'accueil dépourvue de compréhension et d'une vraie capacité d'acceptation :

Surtout, son mari n'était plus le même. Il avait vieilli brutalement, ses yeux avaient changé de couleur tant ils étaient devenus ternes et tristes. C'était la conséquence d'années de travail à la chaîne, dans les ateliers d'emboutissage de l'usine. Saïd avait connu les bidonvilles, puis écumé les foyers pour travailleurs immigrés, des dortoirs où les ouvriers s'entassaient à six ou sept sans intimité. Considérés comme de simples outils de travail, ces hommes avaient été coupés de leur famille et des plaisirs de la vie (Hassaine, 2021 : 20).

Ainsi, chaque jour, Naja et ses filles étaient les victimes de la violence de Saïd, de ses coups. La voix narrative affirme : « les femmes furent les proies des frustrations de leur mari » (Hassaine, 2021 : 19-20). Finalement, Saïd, représente le passé, l'immobilisme, il n'accepte pas d'évoluer, de s'ouvrir à la culture d'accueil et par conséquent d'améliorer la vie de ses filles. Il refuse la possibilité de leur donner une formation au-delà de l'enseignement primaire. Et encore plus, il prend une grave décision sans en parler à sa femme. Face au progrès social et aux exigences en faveur de la liberté de la femme, il organise le mariage de sa fille aînée, Maryam, à ses quinze ans en dehors de l'Hexagone, dans son pays d'origine : « En 1968, marier une fille de quinze ans était autorisé en France. Au même moment, Paris s'embrasait pour la liberté sexuelle » (Hassaine, 2021 : 37). Saïd représente donc la voix de la tradition, le poids des mœurs s'impose et sa réaction évidence l'invisibilité des femmes :

Le lendemain matin, Saïd réveilla Maryam à l'aube. Il lui dit de s'habiller chaudement et de remplir un sac de vêtements. Tout le monde dormait encore. Maryam ne comprenait pas ce qui se passait, peut-être rêvait-elle, tout était flou, embrumé [...]. Quelques minutes après le décollage, Saïd demanda à Maryam son certificat de résidence français. Il le déchira (Hassaine, 2021 : 61-62).

Dans le contexte patriarcal le mariage fait incontestablement partie du contrat entre deux familles où s'imposent les voix des hommes qui usurpent pour toujours les droits à la parole des femmes. Le prix à payer est douloureux : la violence silencieuse, l'oubli et le sacrifice s'installent :

Le mariage fut célébré deux jours plus tard en Algérie. [...] Elle rencontra son mari le jour même. Farid était à peine plus âgé qu'elle. Il avait de beaux yeux noirs, qu'il baissait par timidité. Elle fut troublée de constater qu'il lui plaisait, et que ce mariage était peut-être un moindre mal. Elle ne subirait plus les coups de son père. Elle ne verrait plus souffrir sa mère. [...] Saïd exultait, il se félicitait de ce « couple si bien assorti », et dansait sans arrêter. Jamais Maryam ne l'avait vu si enjoué, si fier. Mais, dans l'intimité de la chambre à coucher, Farid fut l'auteur d'une violence inouïe. Il outragea Maryam sans ménagement,

sans égard. Alors en fermant les yeux elle eut une vision étrange.
Elle vit la chèvre de l'histoire, la belle chèvre blanche, et le sang,
le sang qui tachait son pelage à mesure que le loup la dévorait
(Hassaine, 2021 : 62-63).

Par ailleurs, l'avenir pour les sœurs de Maryam semble devenir le même par la suite : « À 1500 kilomètres de là, la même nuit, ironie cruelle, Sonia eut ses règles pour la première fois. Elle savait ce que cela signifiait : elle ne partirait pas en classe verte avec l'école au printemps. Puis on la marierait, elle aussi » (Hassaine, 2021 : 63).

À ce propos, Fatima Mernissi (2001 et 2009) et Assia Djebar (2010) établissent dans leurs œuvres de réflexion un horizon d'ouverture où convergent tradition et modernité à l'égard de la vie des femmes dans le contexte des structures de la société maghrébine. Alain Touraine (2006 : 150-155) quant à lui signale que face aux impositions patriarcales « la modernité doit être comprise en tant que voie d'affirmation de l'individu » et en plus, « le progrès ne définit pas exclusivement la nouvelle société mais sa capacité de régler le fait différentiel et d'introduire une réflexion sur les hommes, qui construite à la fois un projet personnel et un projet social d'avenir ».

Par ailleurs, du point de vue narratologique, le roman répond à une visée réaliste, si bien que l'illusion mimétique est le résultat d'une construction fictionnelle réalisée par l'auteure. Cette fiction se rapproche d'une expérience homodiégétique, quelqu'un a raconté cette histoire qui est avant tout réelle ; cette expérience est inscrite dans un espace-temps réaliste où convergent l'Histoire et les histoires personnelles. L'auteure part d'un souci de réalisme, répond à une motivation de vraisemblance, et de ce fait les noms des personnages, les lieux, les connotations sociales et nationales illustrent une ferme volonté de dénoncer une situation et d'inaugurer une réflexion dont le défi est de fonder une nouvelle réalité capable d'intégrer les migrants et de transformer nos réalités sociales en Europe. Cette fiction établit un dialogue avec la réalité contemporaine et avec d'autres fictions qui ont abordé aussi la question de la migration. Le roman introduit une multiplicité de voix, représentant le passé, la tradition, mais aussi l'avenir, le monde à construire. Le défi des personnages à la fin du roman est d'aller au-delà de la rancœur et du désenchantement. Naja aimait la France malgré tout. Elle répétait à ses filles, à tout le monde : « L'Algérie et la France sont des sœurs empêchées. Elles n'ont pas réussi à vivre ensemble, mais n'ont jamais su vivre l'une sans l'autre » (Hassaine, 2021 : 141). Elle va lutter pour rendre possible la rencontre, la reconnaissance des uns et des autres. Daniel sera le porte-parole de ce souci.

Par conséquent, au cœur de la fiction, l'histoire de cette famille dans les années 90 est devenue un échec par rapport à l'idée d'intégration initiale dans un modèle utilitaire de progrès socio-économique. Peu à peu s'impose l'abandon, la perte et l'incapacité réciproque de la société d'accueil et des immigrants, à trouver une issue à un schéma social qui devient problématique et insoutenable. Les problèmes d'iniquité sociale ainsi que les différences territoriales sont manifestes. Or, avec l'évolution de

Daniel, sa prise de conscience et son sens de la responsabilité, un nouvel horizon en faveur de l'*entre-deux* surgit. Il évolue en faveur d'une *éthique cosmopolite* où l'ici et l'ailleurs se rencontrent (Cortina, 2021). En d'autres termes, s'impose une conception d'*hospitalité* capable de reconnaître l'étranger et de lui donner les meilleures conditions pour son intégration personnelle et sociale et qui réunit les compétences requises pour atteindre la « soudure fraternelle » (Ben Jelloun, 1984 et 1994 ; Agier, 2016 et 2018 ; Cicchelli, 2016 et 2018).

3. Conclusion

Pour conclure nous pouvons signaler que le roman analysé déploie les différentes dimensions de la notion d'identité autochtone et locale représentée par la famille de Saïd et Naja en contraste avec le progrès économique et culturel de la société française tout au long de quatre décennies dans la deuxième partie du XX^e siècle. Nous pouvons distinguer trois dimensions qui se complètent et qui font de ce roman un exemple de réflexion critique d'après la notion de *raison métonymique hégémonique* développée par Sousa Santos, et ici ébauchée lors de notre introduction. À savoir, les optiques territoriale, corporelle et anthropologique.

Premièrement, si nous nous attachons de peaufiner la dimension territoriale, nous observons un contraste entre l'espace naturel et l'espace urbain, dans les deux cas hostiles, d'abord en Algérie et plus tard en France. Les deux réalités cartographiques montrent les difficultés et donc les inconvénients pour offrir l'intégration souhaitable. Deuxièmement, la dimension du corps de la femme apparaît comme problématique face aux libertés atteintes en France en contraste avec les normes de la société arabe. Il y a dans l'édifice romanesque un manque de propriété personnelle du corps dans le contexte de la société patriarcale, notamment à cause du poids de la tradition et du sentiment de soumission intériorisée par les femmes. Cependant, la société d'accueil accepte la rupture des normes en faveur de l'ouverture et promeut ainsi une réappropriation du corps habité par la femme. Troisièmement, la dimension anthropologique exhibe les difficultés pour reconnaître la culture de l'Autre et l'acceptation de la culture d'origine pour aller à la rencontre de l'altérité. Ce parcours montre les difficultés dans les deux directions, dans les deux mondes qui évoluent de manière divergente. La convergence est donc un défi à cultiver.

Sous ce regard multidimensionnel, Daniel (dont l'étymologie en hébreu signifie la quête du bonheur surnaturel) s'avère être le personnage masculin, d'origine algérienne, né et éduqué en France, qui est capable d'évoluer dans la société d'accueil. Il devient le symbole du binôme *autochtonie / progrès*, disons d'une nouvelle *écologie du réel* face à l'idée de *métonymie hégémonique* représentante du passé. Deux pôles qui, loin d'être irréconciliables, nous interpellent, exigeant dialogue et tolérance. C'est ce que l'auteure définit à la fin du roman comme étant une alchimie capable de rendre possible la transformation (Hassaine, 2021 : 157). Le roman se termine par les réflexions de

Daniel, c'est lui qui parle, c'est sa voix qui marque au XXI^e siècle un nouvel avenir pour la société d'accueil et la société des origines :

J'avancai patiemment, traversai le temple de Vénus, franchis son arche. Une porte dressée au milieu des montagnes. Ni mur, ni maison. Une simple porte antique.

Ma femme criait « Daniel », je n'entendais que son écho.

L'ordre des minutes et des heures, des années, tout était bousculé.

Mes filles avaient mon âge. L'une était devenue danseuse, l'autre écrivait des romans, elles avaient l'air heureuses et joliment mélancoliques, elles aussi. Des douleurs qui ont fait sombrer notre génération, elles n'avaient garde que l'ombre projetée, utile à la création. Elles s'en inspiraient pour leur art, fouillaient en elles comme dans de vieux albums photos. Elles étaient devenues des alchimistes, et j'en étais fier (Hassaine, 2021 : 157).

Or, si l'Union Européenne du XXI^e siècle est devenue le Vieux Continent, du point de vue historique et démographique à cause du vieillissement, les politiques migratoires en Europe, et notamment en France, devraient avoir, à notre avis, l'objectif de lutter contre l'immigration inégale et à la fois d'accueillir les immigrants sans laisser de côté la promotion de systèmes de protection sociale afin de diminuer le risque de pauvreté et l'exclusion (Cortina, 2017a et 2017b). À ce propos, le défi immédiat devrait être celui de la durabilité des modèles sociaux européens qui tient compte de la triple perspective économique, sociale et politique (Puyol, 2017 : 277-281). Pour finir, nous tenons à souligner à l'instar de la sociologue et philosophe Adela Cortina (2021 : 26) et à situer au cœur de nos actions, dans le cadre de l'étude de la littérature interculturelle, l'importance de la reconnaissance de l'Autre, soit la nécessité de faire le chemin de l'altérité comme un parcours partagé de responsabilité morale : « En un mundo global, ese camino apunta, como una brújula, hacia la construcción de una sociedad cosmopolita, en la que todos los seres humanos sean ciudadanos, sin exclusión »¹.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGIER, Michel (2016) : *Les migrants et nous. Comprendre Babel*. Paris, CNRS.

AGIER, Michel (2018) : *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Paris, Le Seuil.

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i « Voces y miradas literarias en femenino : construyendo una sociedad europea inclusiva » (PID2019-104520GB-100) du Ministère espagnol de Science, Innovation et Universités, ainsi que dans le cadre du projet I+D+i « Voces de mujer en las xenografías francófonas de *l'extrême contemporain* » (SP3/PJI/2021-00521) financé par la Communauté de Madrid.

- ALFARO, Margarita; Stéphane SAWAS & Ana Belén SOTO [coord.] (2020): *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles, Peter Lang.
- ALFARO, Margarita (2022) : « La littérature interculturelle en Europe. Une approche de l'œuvre de fiction de l'écrivaine franco-indienne Shumona Sinha ». *Cédille, revista de estudios franceses*, 21 (Monografía 14 : Vicente Montes Nogales & Dominique Ninanne, édts., *Figures de l'étranger à l'aune du cosmopolitisme*), 21-45. DOI : <https://doi.org/10.25145/j.cedille.2022.21.03>
- BADIE, Bertrand; Rony BRAUMAN; Emmanuel DECAUX; Guillaume DEVIN & Catherine WIHTOL DE WENDEN (2008) : *Pour un autre regard sur les migrations. Construire une gouvernance mondiale*. Paris, La Découverte.
- BEN JELLOUN, Tahar (1984) : *L'hospitalité française*. Paris, Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (1987) : *La nuit sacrée*. Paris, Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (1994) : *La soudure fraternelle*. Paris, Arléa.
- BEN JELLOUN, Tahar (2006) : *Partir*. Paris, Gallimard.
- BEN JELLOUN, Tahar (2009) : *Le racisme expliqué à ma fille*. Paris, Seuil.
- BESSIÈRE, Jean (2011) : *Littératures d'aujourd'hui : Contemporain, innovation, partages culturels, politique, théorie littéraire*. Paris, Honoré Champion.
- BEYALA, Calixte (2000) : *Lettre d'une Afro-française à ses compatriotes*. Paris, Éditions Mango.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (1995) : « Place d'une littérature migrante en France. Matériaux pour une recherche », in C. Bonn (dir.), *Littératures des migrations, vol. 2, Exils croisés*. Paris, L'Harmattan, 115-124.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (2006) : *Convergences francophones*. Cergy-Pontoise, Encrage.
- CICCHIELLI, Vincenzo (2016) : *Pluriel et commun. Sociologie d'un monde cosmopolite*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- CICCHIELLI, Vincenzo (2018) : « Pour une approche cosmopolite de la globalisation ». *Sociétés Plurielles*, 2, 1-21.
- CLIMENT, Vincent; Francesc MICHAVILA & Maria RIPOLLÉS [coord.] (2017) : *Los males de la Europa social. Buscando soluciones*. Madrid, Tecnos.
- CORTINA, Adela (2017a) : *Aporofobia, el rechazo al pobre*. Barcelona, Paidós.
- CORTINA, Adela (2017b) : « Ciudadanía europea y multiculturalidad », in V. Climent, F. Michavila & M. Ripollés (coord.), *Los males de la Europa social. Buscando soluciones*. Madrid, Tecnos, 191-207.
- CORTINA, Adela (2021) : *Ética cosmopolita*. Barcelona, Paidós.
- DE SOUSA SANTOS, Boaventura (2015) : *Una epistemología del Sur: la reinención del conocimiento y la emancipación social*. Buenos Aires, Siglo XXI.
- DJEBAR, Assia (2010) : *Nulle part dans la maison de mon père*. Paris, Fayard.
- HASSAINE, Lilia (2019) : *L'œil du paon*. Paris, Gallimard.
- HASSAINE, Lilia (2021) : *Soleil amer*. Paris, Gallimard.
- HÉRAN, François (2008) : *Migrations et sociétés*. Paris, Collège de France, Fayard.

- JULLIEN, François (2008) : *De l'universel, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris, Fayard.
- JULLIEN, François (2012) : *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris, Galilée.
- MERNISSI, Fatima (2001) : *Le Harem et l'Occident*. Paris, Albin Michel.
- MERNISSI, Fatima (2009) : *L'Amour dans les pays musulmans*. Paris, Albin Michel.
- MIANO, Léonora (2012) : *Habiter la frontière*. Paris, L'Arche.
- PUYOL, Rafael (2017) : « Demografía y migraciones en Europa », in V. Climent, F. Michavila & M. Ripollés (coord.), *Los males de la Europa social. Buscando soluciones*. Madrid, Tecnos, 270-289.
- TASSIN, Étienne (2014) : « Que signifie être citoyen du monde aujourd'hui ? », in L. Hilaire-Pérez, *Être Citoyen du monde. Actes du Séminaire Doctoral du laboratoire ICI-EA 337*, 1. Paris, Université Paris Diderot, Cosmopolitisme et Internationalisme : théories-pratiques-combats XV^e-XXI^e siècles, 23-33. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01336985>
- TASSIN, Étienne (2017) : « La condition migrante : une nouvelle approche du cosmopolitisme ». Exposé dans le cadre des Lundis de la Philosophie à l'École normale supérieure, lundi 9 octobre. URL : <https://savoirs.eus.fr/exposé.PHP?id=3148>
- TOURAINÉ, Alain (2006) : *Le Monde des femmes*. Paris, Fayard.